

**LA QUESTION
DU
SENS COMMUN**

La philosophie face à l'ignorance ?

Les citoyens d'Athènes ne savaient pas que Socrate allait faire d'eux les repoussoirs permettant de justifier l'aventure de cette étrange entreprise que l'on appelle depuis la philosophie. Et j'ai été moi-même surprise de voir le philosophe radicalement atypique qu'est Alfred North Whitehead reprendre à son compte cette vignette des origines si redoutablement typique :

Socrate passa sa vie à analyser les présuppositions courantes du monde d'Athènes. Il reconnut explicitement que sa philosophie était une attitude face à l'ignorance¹.

J'ai décidé de partir de ce choc léger, car il en est beaucoup de ce genre dans les textes de Whitehead et il appartient à chaque lecture de se déterminer à leur sujet, d'en faire une raison pour une fin de non-recevoir, de sourire et de passer à la phrase suivante, ou alors de s'arrêter et de se laisser intriguer.

Au départ, lorsque j'imagine les citoyens d'Athènes pris au dépourvu par les étranges questions de Socrate, je ne peux m'empêcher de penser à ces affiches que je contemplai un jour dans un couloir du bâtiment de la Commission européenne où se concentraient les fonctionnaires chargés des questions « science et société ». Ces affiches reproduisaient les résultats d'enquêtes d'opinion portant sur ce que les citoyens européens pensent de « la science », et ces résultats, par l'absurdité des opinions exprimées, semblaient là pour rappeler aux fonctionnaires l'attitude qui convient lorsque l'on a affaire à un troupeau d'ignorants invétérés, qu'il s'agit de faire semblant de respecter mais qu'il faut d'abord gérer – pour son plus grand bien évidemment. Les sondeurs, on le sait, comptent sur le fait que celui qu'ils appellent gentiment le « citoyen lambda » acceptera de répondre à des questions auxquelles il n'a jamais eu l'occasion de s'intéresser. Leur activité dépend de la

1. A. N. Whitehead, *Modes de Pensée* (désormais MP), trad. H. Vaillant, Vrin, 2004, p. 191.

faiblesse des autres qu'ils piègent sans scrupule, ce qui fait d'eux de simples escrocs.

Mais Socrate bien sûr n'était pas un escroc. Il s'employait à convaincre les citoyens interpellés de l'ignorance dont témoignaient leurs réponses. Autre attitude. Et c'est le terme attitude qui, ici, prend de l'importance. « Une attitude », écrit Whitehead, et celle de Socrate est en elle-même un thème philosophique. Il y a plusieurs Socrate possibles, plusieurs lectures de son « attitude face à l'ignorance », et donc plusieurs figures des débuts de la philosophie. Il y a un Socrate maître de l'aporie – qui prétend n'avoir lui-même aucune réponse, qui cherche seulement à confronter ses interlocuteurs à la difficulté, peut-être insurmontable, de la formulation de cette réponse. Il est celui qui se sait ignorant. Et puis il y a le Socrate maître de Platon, pour qui l'aporie est une forme de propédeutique, prépare les citoyens à accueillir un savoir qui transcende les réponses divergentes qu'ils ont proposées. Il est celui qui invente la philosophie comme pacificatrice des discordes, donnant à la cité son orientation vers le bien, le juste et le beau véritables, au-delà des illusions. Et enfin il y a le Socrate condamné comme empoisonneur de la paix publique, instillant le poison du doute. Wittgenstein aurait peut-être ratifié cette condamnation, lui, l'anti-Socrate qui passa sa vie à interpellier non plus les citoyens ordinaires, mais ses collègues philosophes accusés de propager la maladie des faux problèmes.

À chacune de ces figures répond celle de ces citoyens « ignorants » qui, priés de définir le vrai, le juste, le courageux, proposent des cas, des échantillons, dont Socrate n'a aucun mal à démontrer qu'ils entraînent des définitions divergentes. Socrate, poisson torpille, les éveille, dit-on, tente de partager avec eux son seul privilège, lui qui « sait qu'il ne sait pas ». Mais on peut dire aussi qu'il les sidère, qu'il les laisse stupides, convaincus de leur incapacité à savoir ce qu'ils disent, prêts à s'en remettre au philosophe qui les guidera. Ou alors, qu'il les confronte à un défi qui est aussi un piège. Les mots ne « veulent rien dire » indépendamment de leur usage, qui réfère toujours à un jeu de langage

particulier. Les citoyens d'Athènes n'étaient pas ignorants. Ils savaient tout ce qu'il y a à savoir.

Quelle serait l'attitude de Whitehead dans les rues d'Athènes? Dans *Modes de pensée*, il fait l'éloge de la pratique d'« assemblage », sans cesse à reprendre d'époque en époque, et qu'il associe à ce qui est pour lui le propre de la philosophie: « Elle ne peut rien exclure². » Ce qui change bien des choses. Les différentes réponses que le philosophe recueille, aussi divergentes et partiales soient-elles, ne seront pas disqualifiées, réduites à témoigner de l'ignorance de l'interlocuteur du Socrate whiteheadien. Elles feront partie d'un assemblage qui met le philosophe au travail, qui a le caractère du *problématique*: non pas problème à résoudre, car la solution éventuelle s'imposerait contre les autres, mais paysage partageable, mis sous le signe d'une perplexité que le philosophe a activée. S'il ne se pose pas comme arbitre, jugeant et excluant, la question de la divergence peut devenir matière à préoccupation collective, c'est-à-dire devenir une dimension de ce que, avec Whitehead, on peut appeler le sens commun.

Le sens commun, ruminant les aspects de l'existence, [les] remet entre les mains de la philosophie pour que celle-ci les élucide en leur donnant une compréhension cohérente³.

Voici donc une tout autre figure de l'ignorance. Les citoyens « réveillés » par Socrate n'en ont pas abandonné pour autant, comme sans valeur, leurs premières propositions. L'interpellation de Socrate les a pris au dépourvu. Ils savent qu'ils se sont laissé piéger par une question inusitée et que, en ce sens, démonstration a été faite de leur « ignorance ». Mais ce dont leurs propositions témoignaient, si son expression s'est révélée partielle, n'a pas été annulé pour autant. Il faut alors imaginer un Socrate qui a besoin que les citoyens d'Athènes ruminent, acceptent qu'il n'y a pas lieu de prêter autorité aux lieux

2. MP, p. 26.

3. MP, p. 72.

communs qui meublent la pensée courante sans être pour autant prêts à renier les aspects de l'existence que leurs propositions faisaient importer. Que du contraire, leur rumination devrait activer ce sens de l'importance, la rattacher à un aspect de l'existence, un aspect qui appartiendrait à l'existence elle-même, irréductible à ce que nous avons pris l'habitude de renvoyer à la relativité du « subjectif ».

Et donc Whitehead s'interdira d'utiliser la divergence des réponses pour nier leur valeur. « L'attitude philosophique est une tentative d'élargir le champ d'application de toute notion qui entre dans la pensée courante. L'effort philosophique prend chaque mot et chaque tournure de l'expression verbale de la pensée, et demande: qu'est-ce que cela signifie⁴? » Activer les mots, les replonger dans des situations qui appartiennent à l'expérience courante sur un mode tel que cette expérience ne permette pas de les définir mais reçoive le pouvoir de les engager dans une aventure « spéculative », c'est ce que Whitehead ne cessera de faire dans *Modes de pensée*. Pas de métaphore ici, pas non plus de sens littéral: il s'agit de dramatiser ce qui va sans dire lorsque nous disons quelque chose, le déploiement quelque peu vertigineux de ce que présuppose et affirme le plus limpide, le plus routinier des énoncés, dès lors qu'il n'est pas réduit à « un » énoncé mais envisagé comme « cet » énoncé, toujours engagé dans « cette » situation, répondant à « ce » mode d'engagement dans la situation.

La philosophie commence dans l'étonnement (*wonder*). Et, au terme, quand la pensée philosophique a fait de son mieux, l'étonnement demeure. On lui a ajouté cependant une certaine saisie de l'immensité des choses et une certaine purification de l'émotion par la compréhension⁵.

Quand la pensée philosophique a fait de son mieux, le sens du mot « étonnement » a quelque peu changé. Au départ il signifiait d'abord « perplexité » face à une multiplicité discordante de significations

4. MP, p. 189.

5. MP, p. 186.

demandant élucidation. Ce qui demeure, après que le philosophe s'est attaché à « comprendre », est plus proche de l'émerveillement face à tout ce dont témoigne chaque aspect de l'existence. La réponse de la philosophie au sens commun qui rumine n'éradiquera pas la discordance par sélection et hiérarchie et elle ne la pacifiera pas non plus en assignant à chaque aspect de l'existence un territoire soigneusement borné. De telles solutions ne sont pas de celles qui suscitent l'émerveillement mais plutôt la triste acceptation d'une finitude qui voue à penser sous surveillance – triomphe de la critique.

La force de l'école critique réside dans le fait que la doctrine de l'évolution n'est jamais entrée, en un sens radical, dans l'érudition ancienne. De là provient la présupposition de la fixité de la spécification de l'esprit humain ; et le squelette de cette spécification est le dictionnaire⁶.

Accepter la doctrine de l'évolution en un sens radical, c'est accepter que pas plus qu'il n'y a d'« espèce humaine » à l'identité fixe, il n'y a de définition stable du sens commun – un sens commun sur lequel il serait possible de fonder un consensus, ou auquel il s'agirait au contraire de résister. Le sens commun, c'est ce qui fait contrainte pour la philosophie : celle-ci se doit de refuser la liberté à laquelle s'adonnent les pensées spécialisées qui rejettent ou excluent ce qui est incompatible avec leurs présupposés et qui, le cas échéant, se glorifient de « scandaliser le sens commun ». Mais respecter une contrainte, ce n'est pas respecter une limite, c'est refuser une facilité. Et la facilité, ici, serait d'accepter une variabilité sans enjeu, de renvoyer la question « qu'est-ce que cela signifie ? » à la factualité du moment. L'évolution, pour Whitehead, n'est ni un progrès qui mène jusqu'à l'homme, ni non plus une histoire arbitraire, objet de simple constatation. Aventure est son maître mot, et il appartient à la philosophie de consentir à l'aventure, c'est-à-dire d'y participer.

Le dictionnaire est l'ennemi de l'aventure, qu'il ait pour visée de donner une réponse fixe, les règles d'un bon usage, ou de définir

6. MP, p. 191.

philologiquement l'évolution d'une signification. Dans les deux cas, il aurait armé les citoyens d'Athènes face aux questions de Socrate, mais sur un mode qui les aurait protégés de toute perplexité, de toute saisie de l'immensité des choses. Il revient à la philosophie, écrit Whitehead, de « souder le sens commun et l'imagination⁷ ».

L'originalité de Whitehead, en tant que philosophe, se situe dans son rapport spéculatif au sens commun. Le sens commun, s'il est capable de ruminer, ne peut être réduit à ce dont les philosophes parlent, ce qu'ils définissent, ce à quoi ils font jouer un rôle dans leur pensée, que ce rôle soit d'autorité ou de repoussoir. Mais la possibilité de souder – Whitehead emploie le verbe *weld*, qui implique une véritable opération métallurgique – est spéculative. Elle implique que la philosophie n'a pas à apporter une réponse enfin satisfaisante aux ruminations du sens commun, mais à les nourrir, leur donner le pouvoir de ce qu'Étienne Souriau appellera une « situation questionnante⁸ ». Et tel est bien le sens de la démarche d'assemblage que Whitehead associe à la philosophie – conférer le pouvoir de faire penser à ce qui, à chaque époque, fait ruminer. Telle est aussi son « attitude » par rapport à l'ignorance. Face à l'immensité des choses, l'ignorance est un lot commun, mais la question n'est pas de savoir que l'on ne sait pas, ce qui est encore une manière de disqualifier le sens commun. Il s'agit plutôt d'oser imaginer que ce que l'on sait, ce qui insiste sourdement et fait ruminer malgré les assurances des savoirs spécialisés, exprime « une certaine saisie » de l'immensité des choses. Et cela, même si on ne sait pas « bien le dire ».

La défaite du sens commun

Scène typique lorsque, il y a une vingtaine d'années, ce qui a été baptisé la « guerre des sciences » a vu s'affronter des spécialistes sous le regard ébahi de ces descendants des citoyens d'Athènes que

7. PR, p. 67 (trad. mod.).

8. E. Souriau, « Du mode d'existence de l'œuvre à faire », *Les Différents Modes d'existence*, réédition introduite par I. Stengers et B. Latour, PUF, 2009.

l'on appelle aujourd'hui « le public ». Un physicien furieux interpelle un « penseur critique » – ce peut être une philosophe, un sociologue, un spécialiste de ce que l'on appelle dans les pays anglophones les *Science Studies*, ou alors les *Cultural Studies*. Il n'importe car lui-même ne s'intéresse pas aux différences. Il a perçu que son interlocuteur était susceptible d'insinuer le poison du doute dans l'esprit de ce public quant au fait que les lois physiques décrivent bel et bien « la réalité ». Il ne peut certes condamner ce nouveau Socrate à boire de la ciguë, mais ce qu'il propose n'a rien d'aimable : « Si vous ne croyez pas aux lois de la physique, jetez-vous par cette fenêtre ! » Et le plus fort est que cela semble marcher : le caractère quasi rituel de cette interpellation – je ne compte plus le nombre de fois où je l'ai entendue ou lue – témoigne du fait que les physiciens y recourent en toute impunité, sans craindre apparemment que quelqu'un s'étonne : « Vous voulez dire qu'avant Galilée et sa loi de la chute des corps, on confondait allègrement les portes et les fenêtres ? »

Mais leurs adversaires pouvaient ne pas être en reste lorsqu'il s'agissait de déconstruire « l'objectivité scientifique ». Il est arrivé que soit invoquée l'efficace éventuelle de la prière des passagers afin de contrer l'évocation des avions qui volent comme preuve des lois de la physique. Nulle crainte qu'un croyant, aussi fervent soit-il, rumine et objecte qu'il ne choisirait jamais une compagnie qui remplace les techniciens par des cercles de prière. Ce n'est pas aux lois objectives de l'aérodynamique qu'il se fie lorsqu'il embarque mais au laborieux travail de maintenance, de formation des pilotes, de contrôle aérien...

L'impunité, le fait qu'ils n'aient pas à compter avec le sens commun, rend bêtes « ceux qui savent ». La « guerre des sciences » a eu lieu dans un paysage dépeuplé. Les guerriers qui s'y affrontaient étaient définis par une situation de fait : ce que j'appellerais la « défaite du sens commun ». Et il ne s'agit pas d'une défaite sur un quelconque champ de bataille – il n'y a pas eu à proprement parler de bataille car le sens commun n'avait ni arme ni cause spécifique à défendre. C'est bien plutôt d'une dé-faite qu'il s'agit, d'une dissolution de la capacité

d'objecter, voire même d'imaginer que ce que l'on sait puisse permettre d'objecter – ce qui signifie aussi la perte de ce sans quoi il ne peut y avoir de rumination. Car ruminer, c'est refuser – sourdement peut-être, sans nécessairement déployer un discours contradictoire – de perdre confiance dans la valeur d'une expérience, même si celle-ci est difficile à mettre en mots ou est mise en difficulté par une théorie qui la disqualifie. Ce qui est défait est la possibilité d'un rapport de récalcitrance par rapport aux prétentions théoriques, à distinguer d'un rapport de méfiance par rapport aux théories elles-mêmes. La récalcitrance n'implique pas la méfiance mais la capacité à apprécier positivement ce que propose une théorie, sans lui permettre pour autant de nier ce qu'elle ignore. C'est pourquoi à cette défaite du sens commun correspond l'arrogance ignorante dont tant de théories font montre – comme un gouvernail qui aurait perdu contact avec l'eau qui lui résiste mais lui permet aussi de ne pas tourner fou et de maintenir un cap.

Whitehead aurait sans doute été saisi par la bêtise qui s'est déployée en toute impunité lors de cet épisode qui fait partie d'un passé non dépassé – l'écho médiatique s'est éteint mais la guerre couve toujours. Il n'aurait cependant pas été étonné de l'opposition entre scientifiques et pensée critique. C'est même l'incapacité des penseurs critiques, depuis Hume et Kant, de « bien parler » de ce que les sciences célèbrent comme des réussites, leur manière de chercher partout ailleurs que dans la « nature » les raisons de cette réussite, qui, pour lui, met l'époque moderne sous le signe d'une incohérence dangereuse. Les philosophes « tolèrent » le « réalisme naïf » avec lequel les scientifiques prétendent avoir accès à la réalité. De son côté, écrit Whitehead, « la foi scientifique s'est montrée à la hauteur des circonstances et a tacitement déplacé la montagne philosophique⁹ ».

Steven Weinberg, avant de devenir un protagoniste de la guerre de sciences, a bien exprimé le mépris amusé que lui inspirait la « montagne » philosophique :

9. A. N. Whitehead *La Science et le Monde moderne* (désormais SMM), Éditions du Rocher, 1994, p. 21 (traduction corrigée – il faut ici signaler la très mauvaise qualité de cette traduction).

Ludwig Wittgenstein, qui niait jusqu'à la possibilité d'expliquer le moindre fait par référence à un autre, affirmait qu'« à la base de toute la conception moderne du monde gît l'illusion que les prétendues lois de la nature sont les explications des phénomènes naturels ». De telles mises en garde me laissent froid. Dire cela à un physicien, c'est dire à un tigre en quête de proie que toute chair est herbe. Que nous autres scientifiques ne sachions pas expliquer, avec l'approbation des philosophes, ce que nous faisons quand nous cherchons des explications ne signifie pas que nous nous livrions à une tâche oiseuse. Les philosophes pourraient nous aider à comprendre ce que nous faisons mais, avec ou sans eux, nous continuerons à le faire¹⁰.

Weinberg ironise mais il n'est pas furieux. De fait, les scientifiques et la plupart des philosophes ont toujours été d'accord sur l'essentiel : les sciences témoignent pour la rationalité humaine. Tout a changé lorsque la critique a cessé d'être respectueuse, lorsque d'autres protagonistes ont explicité les conséquences de la déconstruction à laquelle ils procédaient : « Si la "nature" est étrangère à votre accord quant à l'ordre que vous y déchiffrez, c'est donc que cet accord est purement humain : c'est vous qui vous mettez d'accord, et la manière dont vous le faites ne diffère pas de celle qui prévaut pour tout autre accord humain. » Exit la rationalité, et malheureusement, ajouterai-je, sans que la remplace un intérêt réel pour les manières multiples dont les humains s'accordent : la science *n'est qu'une pratique comme les autres*.

Mais la guerre des sciences traduit un thème que Whitehead n'avait pas prévu. Les critiques, au lieu de susciter l'ironie des scientifiques, ont été accusés de diffuser l'irrationalité dans l'opinion publique. Le « relativisme », l'idée que toutes les pratiques « se valent » (même celle des charlatans ou des peuples dits « primitifs »!), est soudain devenu une menace monstrueuse. Il semble que la perte d'autorité des « lois de la nature » – car c'est toujours à elles, c'est-à-dire à la physique

10. S. Weinberg, *Le Rêve d'une théorie ultime*, Éditions Odile Jacob, 1997, p. 37.

théorique, que l'on en revient, quitte à ajouter l'évolution darwinienne pour pouvoir désigner de « vrais ennemis », les créationnistes – soit synonyme de déchaînement de l'arbitraire. Rien ne ferait obstacle aux passions les plus irrationnelles. Tout serait permis, chacun sa vérité, même les partisans de la terre plate !

Bref, « les gens », ces descendants des citoyens d'Athènes, ne sont plus susceptibles de s'interroger, de réfléchir. Ce que Whitehead nommait le « sens commun » n'est plus ce avec quoi « ceux qui savent » peuvent ou doivent compter. Que l'homme de la rue ou l'habitant des campagnes se trompe, cela va désormais de soi – c'est même la seule chose qui fasse l'unanimité parmi « ceux qui savent ». Mais « les gens » font plus que se tromper, ils sont prêts à suivre le premier « démagogue » venu. Ils ont donc besoin de bergers. Et pour dénoncer les « mauvais bergers », tous les coups sont permis puisque « les gens » sont disposés à croire n'importe quoi.

Il y a bien des manières de raconter la défaite du sens commun, et certaines sont politiques. Ainsi, Gilles Deleuze avait proposé qu'entre la « gauche » et la « droite », il existe une différence non de sensibilité ou de priorité, mais de nature : la gauche a besoin, vitalement besoin, que les gens pensent, alors que la droite demande qu'ils acceptent une formulation des problèmes venue d'ailleurs, qu'ils se conforment à un ordre des choses auto-évident. Défaire le sens commun, c'est alors séparer la rumination de la capacité d'objecter contre cet ordre des choses, la réduire à un imaginaire impuissant et plaintif, rêvant le cas échéant à un monde où « les gens » ne seraient pas si égoïstes, irresponsables, influençables.

Cependant, même si, pour paraphraser Leibniz¹¹, il y a du politique partout, tout ne peut se réduire à un registre « purement politique ». En tout cas pas avant que la question ait les moyens de se poser effectivement de la sorte. Ainsi, que répondre au physicien qui protesterait : mais si nous devons « respecter le sens commun », la relativité einsteinienne, la mécanique quantique n'auraient jamais

11. Leibniz : il y a de la vie partout, mais tout n'est pas vivant.

vu le jour ! Et Galilée ! Comment aurait-il pu convaincre les gens que la Terre est en mouvement sans qu'ils s'en aperçoivent ? Mauvaise pioche, remarquons-le, que ce dernier argument : si Galilée a publié en italien et non en latin son *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, s'il y a conféré à un amateur éclairé, Sagredo, la charge d'arbitre dans sa polémique avec Simplicio, représentant de ses adversaires, c'est précisément parce qu'il misait sur l'alliance avec le sens commun contre l'autorité. Toujours est-il que, au début du xx^e siècle, les choses ont bel et bien changé¹² : c'est la physique qui, désormais, fait autorité, et cette autorité se définit dorénavant comme « révolutionnaire », détruisant les certitudes de ce qui, corrélativement, est caractérisé comme le sens commun.

Étrange situation car, pour que la physique se définisse contre le sens commun, elle a d'abord dû le définir. En l'occurrence, par un étrange tour de passe-passe, les certitudes qu'elle lui attribue ne sont autres que celles qui, avant les révolutions, caractérisaient une vision « physicaliste » du monde. En d'autres termes, « les gens » doivent d'abord être convaincus qu'ils pensent « naturellement » dans les termes de cette physique « classique » qui vient d'être répudiée, qu'ils avaient toujours pris pour évidente la simultanéité absolue entre deux événements distants, par exemple un chat qui attrape une souris à New York et un passant qui éternue à Paris, et toujours adhéré à l'idée d'une « réalité physique » constituée de particules en mouvement, caractérisées chacune par une position et une vitesse bien déterminées. Beaucoup de pédagogie est nécessaire pour que ce qui a scandalisé les physiciens devienne un scandale qui nous concerne tous : le réel, que nous avons tous en commun, est « voilé » ! D'autres sciences ont depuis pris le relais, définissant leurs révolutions ou leurs pseudo-révolutions sur le même mode : « Vous (le sens commun) croyiez que..., mais nous savons désormais que... » Et tous les coups semblent ici permis : un pli a été pris qui identifie le « progrès » avec ce qui scandalise le sens commun.

12. B. Bensaude Vincent, *L'Opinion publique et la science*, réédition avec une postface inédite, La Découverte Poche, 2013.

« Vous croyez, nous savons » : cette rengaine implique et effectue la défaite du sens commun. Et elle semble mettre la philosophie au pied du mur. Reprendra-t-elle cette rengaine des scientifiques à son compte, se prévalant d'un savoir qui, lui aussi, permet de « juger » le sens commun, de le soumettre à la critique, de lui coller une identité qui le disqualifie ? En fait, c'est la philosophie qui a pris l'initiative, avec Kant qui, le premier, entreprit de démontrer que ce qui fait ruminer le sens commun témoigne des limites que, dans leur « ignorance », les humains ne cessent de transgresser, et a laissé pour héritage l'idée de « révolution », de rupture irréversible avec un passé qu'il s'agit de faire passer. Le sens commun est ce qui doit être scandalisé.

C'est l'originalité de Whitehead que d'oser refuser cette idée de révolution, lui préférer celle d'aventure. La tâche qu'il donne à la philosophie, « souder le sens commun et l'imagination », suppose un sens commun capable de ruminer, d'objecter, de ne pas se laisser faire, car sans cela aucune opération de soudure n'est concevable. Il n'a pas de respect particulier pour ce que d'autres appelleraient les « croyances de sens commun » mais il n'acceptera pas de faire de ces croyances ce qui « satisfait » le sens commun, ce qui l'apaise et lui permet de vaquer à ses occupations terre à terre. Si le sens commun rumine, c'est qu'il en veut plus.

[L'âme humaine] s'intéresse principalement aux dimensions superficielles de l'existence humaine. Au lieu de fixer son attention sur la digestion de sa nourriture végétale, elle capte les rayons du soleil traversant le feuillage. Elle nourrit la poésie. Les humains sont les enfants de l'univers, avec leurs entreprises folles et leurs espoirs irrationnels. Un arbre est tout à son affaire qui est de survivre. Et il en est de même pour une huître, avec quelques différences mineures. La visée de la vie, survivre, se trouve ainsi modifiée en visée humaine, survivre pour une expérience diversifiée qui ait de la valeur¹³.

13. MP, 52-53 (traduction modifiée).